

NOTE DE LECTURE par Gabriel Balbo dans figures de la psychanalyse n°10, 2004
Psychothérapies d'enfants, enfants en psychanalyse
Leçon du corps, en hommage à Jean Bergès
Gabriel Balbo et Jean Bergès
érès 2004

Tout comme l'adulte, l'enfant en cure psychanalytique va devoir en découdre, être discordant, faire rupture avec la « bien-séance ». Il va en effet y associer librement ce qu'il articule : parlant de façon décousue, desserrée, rompant avec ce qui quotidiennement l'arrime, relâchant le formalisme par lequel il ne devrait énoncer que ce qui se conçoit clairement, il peut se permettre enfin de ne dire que des bêtises.

C'est principalement de l'association libre que traite *Psychothérapies d'enfants, enfants en psychanalyse*, livre que nous venons, J. Bergès et moi, d'éditer chez érès, livre qui pousse l'investigation de ce concept, jusqu'à la découpe qui le situe et le différencie d'autres notions théoriques et cliniques, auxquelles il ne manque pas d'être corrélé. En allemand, le concept recouvre tout autant le rassemblement inattendu, spontané, que l'idée singulière, incidente, subite, qui fait brutalement irruption à l'esprit et brise le cours anticipé d'un regroupement discursif. À cet égard, l'*Einfall* ne manque pas d'évoquer la mort.

Comme l'on voit, et nous ne nous faisons pas faute de le développer longuement, dans le cadre d'une séance, l'association libre peut être rare, unique ou résistante. Nous pensons même que sauf exception, son advenue requiert que la cure ait déjà duré un certain temps : son étrangeté en paraît moins inquiétante à l'analysant – l'impression laissée par cette advenue n'est pas moindre chez l'enfant que chez l'adulte et elle surprend d'autant plus celui-là qu'il ne pense et ne parle que parce que ses parents lui ont transmis la parole et la pensée. L'enfant ne s'autonomise par rapport à eux que lorsqu'il se permet de faire un premier mensonge, que quand il se confronte à l'impossible savoir sur ses propres origines, en élaborant d'abord une théorie sexuelle infantile ; ainsi se dégage-t-il de l'emprise primordiale qu'ils ont sur lui, emprise dont Freud constate en son temps la nécessaire généralité, emprise que V. Tansk reprend dans son « Appareil à influencer ». D'une telle emprise, l'analyste fait évidemment le deuil ; il n'est pas certain que le psychothérapeute sache vraiment s'en priver, quand sa propre angoisse ne le conduit pas à s'en débarrasser.

Chez l'adulte, mais avec l'enfant surtout, la difficulté tient au corps. L'enfant qui parle très peu, ou qui se tait, est souvent un enfant qui paraît n'avoir pas oublié que « ce que l'on fait c'est ce que l'on est ». Un savoir ne manque donc pas d'être mobilisé par un corps qui en devient symbolique, qui en est comme la transcription qu'il suffit alors de déchiffrer, pour en entendre la signification, ou le sens. Dans la mesure où le corps se manifeste sans discours, où il tient bien du discours, il épargne à l'enfant la privation de sens dont la phrase peut faire l'objet, par le surgissement d'une libre association. L'enfant refuse en quelque sorte au moyen de son propre corps, de perdre le sens, anticipé par l'après-coup de la ponctuation de la phrase. En perdant le sens, ne serait-il pas loin de penser perdre la raison ? Assurément, si pour raison il entend

conscience, l'expérience analytique, par laquelle il retrouve une âme, est à coup sûr une science sans conscience. Qu'il serre les poings ne peut donc se comprendre. Ce refus de perdre le sens en faisant corps avec lui pour s'assurer de son maintien, n'est pas qu'une banale pathologie de l'anticipation, c'est beaucoup plus gravement une pathologie de l'après-coup : l'enfant dans son discours, c'est-à-dire par son corps sans parole, se fixe à l'après-coup, le renforce et en fait l'obstacle le plus assuré, pour écarter toute libre association, donc bien sûr puisque c'en est le préalable, pour ne produire aucun énoncé. Le silence est par excellence une pathologie de l'après-coup. Son analyse en cure commence par la signifiante de la ponctuation, marquée par la fin de la séance. L'association ne devient libre que dans la mesure où elle se libère de l'effet d'après-coup producteur de sens ; une énonciation en devient possible et s'y inscrit par l'énoncé qu'elle suppose, même si cet énoncé n'a pas été articulé. Par le rejet de la ponctuation en fin de séance, de non articulé qu'il était l'énoncé n'en devient plus que manquant et cette absence, ce manque suffisent pour que se fasse présente une énonciation qui elle, du lieu de l'Autre, peut être articulée ; ainsi cesse-t-elle de ne pas se dire.

Le corps dont il vient d'être question est un corps troué, manquant ; que ses pulsions aient besoin d'objets qui lui soient extérieurs, autres, pour être satisfaites, prouve que ce corps doit bien en quelque lieu disposer d'un signifiant de ce qui lui fait défaut. Que Lacan ait pu soutenir que le grand Autre était le corps donne à penser un tel signifiant. Quand par contre nous disons, J. Bergès et moi, que dans le champ des psychothérapies existe une équivalence où *Grand Autre=Corps=Narcissisme du thérapeute*, le corps dont il s'agit est un corps à faire rêver d'envie un Cotard, tant ce corps ne manque de rien, tant il peut se substituer à l'Autre avec un grand A. Comme peut l'être le narcissisme du thérapeute, tant il est clos sur lui-même et, comme une sphère, tant il est de partout également balancé. Quelle est la fonction d'un tel corps dans une psychothérapie ? La question mérite d'être posée, tant syntaxe, énoncé, ponctuation ou sens, ne se soutiennent que d'un corps avec lequel leur rapport est sûrement transitiviste, mais au sens où Wernicke l'entendait : ce qui se manifeste en l'un des trois termes de l'équivalence ne peut affecter que l'un des deux autres termes. Dans la mesure alors où ce qui fait symptôme prend par exemple corps, corps et symptôme en deviennent visibles, n'en sont que mieux lisibles. Le psychothérapeute, qui en est lecteur, ne retient dès lors des associations de son patient que ce qui se rapporte à sa lecture, centrée sur le symptôme. Nous retrouvons en l'occurrence l'emprise que nous venons de rappeler.

Une telle pratique est similaire à celle du médecin généraliste; pour lui aussi, tout doit faire corps. Cette similarité déplace le transfert dans une perspective plutôt pédagogique, constitutive en tout cas d'un savoir cognitif.

Je ne m'étendrai pas davantage sur notre ouvrage, que je laisse maintenant au lecteur le soin de découvrir. Je me suis d'ailleurs borné à soulever deux problématiques qui ne figurent pas en mes propres termes dans notre livre, mais qui se sont formulées à moi à partir d'une relecture que j'en ai faite; je suis

satisfait de constater que pour moi, et comme pour d'autres je l'espère, cette lecture suggestive porte à penser, à réfléchir, à poser des hypothèses.

8 Je me suis efforcé de distinguer psychanalyse et psychothérapie. Elles ne peuvent se confondre; mais il est vrai que des praticiens se trouvent parfois conduits à devoir employer des modalités psychothérapeutiques pour mener des cures pourtant analytiques avec certains enfants. Nous nous sommes demandés, Jean Bergès et moi, pourquoi, et nous avons cherché à dégager avec précision ce qui caractérise et distingue les psychothérapies d'enfant de la psychanalyse de l'enfant, ce que sont leurs spécificités, ce qui exclut de les confondre, ce qui les rapproche ou ne les rend pas toujours antinomiques. Nous en avons tiré d'utiles conclusions libérées de toute opposition ou de tout clivage sommaires. Elles témoignent de ce que le passage d'un champ à l'autre, parfois à l'insu même du passant, est plus fréquent qu'il n'y paraît. Qu'au moins il sache quelles jouissances, quelles pertes, quelles espérances et quelles illusions pourront être les siennes après-coup.